

BIOGRAPHIE

UN HOMME EN COLÈRE

★★★ **LAMENNAIS LE RÉVOLTÉ**, d'Aimé Richardt, Artège, 248 p., 18,90 €.

L'itinéraire spirituel et politique de Félicité de Lamennais (1782-1854), que retrace Aimé Richardt dans une biographie substantielle et très factuelle, révèle l'ampleur radicale des conséquences de la révolution sur le clergé et les catholiques français. « Féli », ordonné prêtre en 1816, publie un an plus tard un *Essai sur l'indifférence en matière de religion* selon lequel l'individualisme et l'anarchie mettent « en péril l'existence non seulement des monarchies mais des sociétés elles-mêmes ». Ultramontain, traditionaliste, antilibéral, défenseur du trône et de l'autel, Lamennais est salué par Chateaubriand et Joseph de Maistre. Dans *Paroles d'un croyant*, le « prophète exalté » se mue en héraut du peuple, de la démocratie et du socialisme, le bien nommé *Livre du peuple* constituant même un « catéchisme socialiste ». Certes, Lamennais a été bouleversé par le sort des plus humbles pendant la révolution industrielle, mais il s'est aussi interrogé sur le Christ et l'Eglise jusqu'à la rupture, non sans « orgueil », « colère » et « désespoir ». Le drame d'une âme.

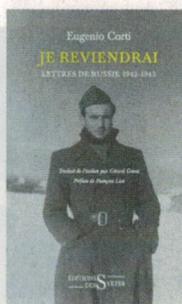
RÉMI SOULIÉ

EUGENIO CORTI LE VISIONNAIRE

Il y a trois ans disparaissait, à l'âge de 93 ans, l'essayiste et romancier italien Eugenio Corti. En France, sa notoriété tardive s'était construite à partir de la traduction, en 1996, de son chef-d'œuvre, *Le Cheval rouge* (L'Age d'Homme). Paru en Italie en 1983, ce livre avait révélé un écrivain majeur dont l'œuvre est une protestation contre les totalitarismes du XX^e siècle et une critique de la perte du sens du sacré chez l'homme moderne. Roman autobiographique de 1000 pages, *Le Cheval rouge* met en scène, à travers les tribulations des Riva, une famille de petits industriels catholiques de Lombardie, les transformations de la société italienne de 1940 à 1974. Dans la première partie, l'auteur y relate son expérience au cours d'un épisode historique méconnu, la participation d'un contingent italien à la guerre contre l'URSS, de 1941 à 1943. Lors du déclenchement de l'opération « Barbarossa », Mussolini avait tenu, en signe de solidarité avec le Reich, à envoyer sur le front de l'Est trois divisions qui deviendront un an plus tard l'Armée italienne en Russie, forte d'une dizaine de divisions. Sur ces 230 000 hommes qui combattront sur le Don mais devront brusquement retraiter pour éviter l'encerclement, fin 1942, par - 30 °C et en abandonnant leur matériel,

115 000 seront tués, blessés ou disparus. De ce désastre que le Duce dissimulera à l'opinion italienne, Eugenio Corti tirera des pages hallucinantes, en 1947, dans son premier livre autobiographique, *La plupart ne reviendront pas* (traduit en 2003 chez Fallois/L'Age d'Homme). Et dans *Le Cheval rouge*, il expliquera par héros interposé pourquoi, jeune officier de 20 ans, il avait été volontaire pour le front de l'Est : il voulait rencontrer des Russes, connaître l'état d'esprit des civils vis-à-vis du communisme. Une perspective aujourd'hui éclairée par un ouvrage posthume, constitué par la centaine de lettres que le futur écrivain avait écrites à sa famille, entre juin 1942 et janvier 1943, afin de raconter ce qu'il voyait et vivait, avec la réserve que ses missives passaient par la censure militaire et qu'il tenait à ne pas inquiéter les siens sur son propre sort. Corti, ici, évoque des paysans « très intelligents, des gens qui ont beaucoup souffert, sous les divers gouvernements, du tsariste au socialiste » et s'extasie sur leurs icônes longtemps cachées « par crainte des commissaires politiques ». Un témoignage pour l'Histoire.

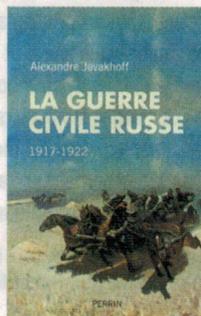
Je reviendrai. Lettres de Russie, 1942-1943, d'Eugenio Corti, traduit de l'italien par Gérard Genot, préface de François Livi, Editions des Syrtes, 238 p., 17 €.



ESSAI HISTORIQUE LES ROUGES ET LES BLANCS

★★★ **LA GUERRE CIVILE RUSSE, 1917-1922**, d'Alexandre Jevakhoff, Perrin, 687 p., 28 €.

Les bolcheviks avaient programmé idéologiquement la guerre civile, leurs adversaires l'ont subie : voilà le fil conducteur de la somme nourrie de sources impressionnantes qu'Alexandre Jevakhoff, haut fonctionnaire français issu d'une vieille famille russe blanche, nous offre aujourd'hui. Une guerre sans front,



tout en mobilité. Occupant des provinces périphériques, les Blancs se voient contraints de conquérir des espaces l'arme à la main pour en organiser les populations. La géographie les dessert tandis qu'elle profite aux Rouges, campés en position centrale. Conduits par Lénine et Trotski, deux chefs qui savent ce qu'ils veulent au nom d'une doctrine déterminée, les bolcheviks prendront l'avantage sur des leaders adverses

qu'opposent toutes sortes de rivalités, tant de personnes que de projets : faut-il s'appuyer sur les particularismes locaux ou, au contraire, tenir ferme la barre de l'unité nationale russe ? Quant au poids de l'aide étrangère, Jevakhoff, évitant tout manichéisme, montre qu'il reste largement surestimé de nos jours. A l'image des chefs russes blancs, Américains, Anglais, Français et Japonais poursuivaient en réalité des objectifs différents voire opposés. Cela ne fut pas pour rien dans la défaite finale des Blancs.

RÉMI KAUFFER